



*COMPTE-RENDU DU SÉMINAIRE DU 27 MAI 1993
(ORSTOM, CENTRE DE PETIT-BASSAM)*

**ETRE UNE FEMME SEULE DANS LA VILLE
QUELQUES CAS DE PRODUCTION DE LA
SOLITUDE FÉMININE EN MILIEUX ABIDJANAIS**

par ORI Boizo (ORSTOM Petit-Bassam)

INTRODUCTION

Cadre général d'étude

Le programme de recherche qu'anime l'équipe du GERICI comprend huit axes de recherche autour de la problématique générale de «Crise et individualisation». Ces différentes études portent sur des catégories sociales diverses: chômeurs, diplômés sans emploi, adolescentes vouées à la prostitution, fonctionnaires mis à la retraite forcée, femmes seules, femmes immigrées en quête d'émancipation, enfants mis au travail, mais qui ont pour caractéristique commune d'appartenir à des milieux sociaux populaires ou précarisés.

Cet ensemble d'études se situe d'abord dans une perspective qualitative (suivi de cas individuels par la collecte de récits de vie), ensuite comparative et synthétique (mise en évidence des régularités sociologiques). Il vise à l'étude des implications de la crise sur les pratiques et les représentations des individus, au sein de ces catégories sociales où elle se manifeste avec le plus d'acuité, et ensuite à tester

O. R. S. T. O. M. Fonds Documentaire

N° 38837

Cote B



l'hypothèse selon laquelle la crise induit une dynamique tendancielle d'individualisation dont il faudra saisir et caractériser les mécanismes et la spécificité.

Les premiers résultats de l'équipe issus de la Table Ronde de Bingerville ont été communiqués à la Table Ronde du GIDIS de Bingerville des 30 Novembre, 1er et 2 Décembre 1992, sous l'intitulé: «Crise et individualisation en Abidjan: étude de cas dans les milieux sociaux précarisés».

Pour un bref rappel des tendances et processus observés, il avait été conclu:

1. leur diversité (et l'impossibilité, au stade d'avancement où en était l'étude, de leur ordonnancement typologique).

2. la combinaison (dans leur diversité) des différents cas de figure, dans les parcours biographiques, dans les situations concrètes, dans les pratiques et attitudes, dans des représentations et mêmes dans des stratégies plus délibérées qui peuvent les utiliser de façon instrumentale.

- l'articulation chez les individus de valeurs anciennes de type communautaire avec les stratégies, attitudes et représentations de tendance individualiste, ce qui fonderait par là, la spécificité de l'individualisation à l'africaine.

Ces conclusions avaient été présentées dans leur première élaboration, sous réserve, dans la phase ultérieure de la recherche, de les approfondir et de préciser les dominantes et les lignes de force de ce processus tendanciel d'individualisation identifié, à partir de la synthèse de nos champs d'étude respectifs.

Notre recherche, qui est encore en cours comme toutes les autres, se situe dans cette perspective, qu'il convient de présenter brièvement à présent, ce qui nous permettra de déboucher sur l'objet spécifique de notre exposé.

Cadre spécifique

Dans le cadre de cette problématique générale ci-dessus énoncée, notre recherche s'intitule: «Crise, processus et stratégies d'individualisation chez les femmes en quête d'autonomie à Abidjan»

L'idée de cette recherche repose sur l'observation empirique de l'émergence, de plus en plus nette, d'une catégorie de femmes frappées d'isolement, toujours plus nombreuses, qui se prennent en charge, voire sont en quête d'autonomie. Phénomène constituant peut-être un des indices de l'évolution de la position de la femme dans la société ivoirienne et, plus généralement, une des manifestations



des processus de recompositions sociales à l'oeuvre dans la société abidjanaise, produits ou révélés par la crise des décennies 80 et 90.

L'étude de ces femmes est donc en cours et se situe à présent dans la phase d'exploitation des données recueillies, (ceci n'excluant pas quelques incursions de suivi ou d'enquêtes complémentaires sur le terrain). L'état d'avancement auquel nous sommes parvenu permet déjà d'esquisser quelques résultats que nous présentons, ici, sous l'intitulé: «*Etre une femme seule dans la ville: quelques aspects de la production de la solitude féminine en milieux abidjanais*».

Il s'agit de montrer, à partir de quelques cas particulièrement significatifs, comment les femmes deviennent seules -pour parler plus prosaïquement- et comment elles vivent cette solitude dans bien des domaines de la vie, en milieu urbain. C'est la recherche de la genèse des processus d'individualisation et du jeu de leurs mécanismes qui portent l'individu dans l'univers de la solitude, au cours de son itinéraire de vie.

Les réponses à de telles interrogations nous paraissent constituer un des préalables méthodologiques ou analytiques nécessaires dans l'approche des processus qui construisent (ou tendent à construire) cette solitude et lui confèrent ses caractéristiques propres, à propos desquelles on pourra se demander, si elles comportent certains traits de l'individualisme.

Ici, nous nous attacherons à l'analyse des facteurs de *rupture* qui conduisent à l'émergence du statut de femmes seules et à la description de leur parcours d'autonomisation. Mais avant cela il est nécessaire d'identifier sociologiquement ces femmes sous leurs traits sociologiques généraux.

I. CARACTÉRISTIQUES SOCIOLOGIQUES GÉNÉRALES DES FEMMES SEULES

Le contact du terrain et une lecture, ne serait-ce que rapide, des récits de vie montrent que la catégorie de femmes seules est une catégorie déjà sociologiquement constituée, avec des traits distinctifs précis et presque sui generis.

Elles sont lettrées ou illettrées, en proie à de grandes frustrations parce qu'elles n'ont ni mari ni une activité professionnelle; elles sont ballottées entre d'une part le désir et l'espoir d'avoir un mari, d'avoir du travail ou une occupation créatrice de revenus et, de l'autre, la désespérance et la désillusion que fondent les déceptions et les échecs vécus, les conflits et les difficultés passés, le sentiment de vivre une interminable «galère», le raidissement des rapports sociaux actuels et les incertitudes des temps présents et à venir.



Elles sont filles-mères ou mères-célibataires, femmes divorcées ou jamais mariées, en charge (ou pas) de leurs enfants dont le père donne à peine, sinon jamais, signe de vie.

Enfin, constituant un monde furtif et itinérant du nomadisme sous-locatif, adeptes des appartements-refuges ou des «entrer-coucher» qu'offrent les cours communes, ces femmes n'ont plus que des relations distendues avec la famille d'origine.

Le discours que tiennent ces femmes à travers leur récit de vie, montre qu'une telle situation est le produit d'une (ou de plusieurs) ruptures sociales.

II. RUPTURES

Par *rupture*, il faut entendre prise de distance plus ou moins durable à l'issue des crises qui affaiblissent et limitent (ou mettent irréversiblement en cause comme dans le cas des relations de mariage par exemple) les relations instituées que l'individu entretenait avec sa communauté d'appartenance. Ce mot est peut-être un peu trop fort, appliqué à toutes les formes de distanciations sociales en cause, et il conviendrait donc de nuancer ici, en indiquant que s'il y a rupture, cette rupture n'est pas toujours consommée et, dans bien des cas - comme nous allons le montrer dans la suite de l'exposé- les relations, à défaut d'être remises en cause de manière irréversible, sont différées, épisodiques, sélectives, et désinstituées en quelque sorte, dans la mesure où elles prennent une forme contractualiste, à l'issue des conflits, reniements, renoncements et crises statutaires.

Trois cadres sociaux privilégiés ou contextes conflictuels de rupture ont été identifiés:

- le cadre du travail où se produisent les ruptures des relations professionnelles.
- le cadre matrimonial où se produisent les crises débouchant sur la rupture du lien conjugal.
- le cadre familial où naissent les conflits provoquant des distanciations dans les relations avec la famille d'origine.

Autant de situations que nous allons illustrer en citant quelques cas.



1. Ruptures professionnelles.

Premier cas: *Jacqueline ou le rêve d'être «son propre patron»*

Jacqueline, plus de 40 ans¹, célibataire divorcée, en charge de ses trois filles, dont l'une est déjà mère, est fille d'un agent des PTT à la retraite, originaire de la région de Bongouanou. Elle fait ses études jusqu'au niveau du Cours Moyen Deuxième Année (CM2) et obtient son C.E.P.E. (Certificat d'Etudes Primaires et Élémentaires). Elle apprend ensuite la dactylographie (pendant deux ans) pour embrasser une carrière de secrétaire dactylographe dès 1966, l'année-même où elle se marie à un homme de sa région. Au plan professionnel, elle est d'abord recrutée par l'Administration où elle touche un salaire de 18000 francs. Mais, alors que son salaire atteint quelques années plus tard, 25000 francs, Jacqueline se fait embaucher dans une société privée de la place, où le travail est plus rémunérateur que dans le public. Elle travaille successivement dans deux sociétés privées, et les salaires sont bons, puisque si dans la première société elle gagnait 45000 francs, ce salaire atteindra 160000 francs par mois, dans la seconde, ce qui est un bon salaire pour l'époque et pour une secrétaire dactylographe. Tant est si bien que Jacqueline pourra s'acheter une voiture de marque DATSUN, pour laquelle elle a dû donner une forte avance et payer le reste «*doucement, doucement*» (pour prendre ses propres termes) à raison de 25000 francs par mois de traite. Mais Jacqueline est portée par une quête permanente de meilleure rémunération; elle rêve à une situation encore meilleure, à une époque (les années 60 et 70) où les fortunes se constituaient avec une extrême rapidité et l'aisance s'affichait ostentatoirement dans la rue, ce qui, indubitablement, ne manquait pas de créer de forts appétits chez les autres. Et Jassam se convainc que, dans tous les cas, le métier de dactylographe ne fait de son titulaire qu'un gagne-petit, qu'un travailleur sans brillant avenir et en perpétuel manque. Alors elle veut créer sa propre affaire, «*être son propre patron*» comme elle dit, c'est-à-dire, ne travailler que pour elle-même et gagner son propre argent. Elle tient d'autant plus à cette idée que bon nombre de ses amies ou connaissances, sans instruction aucune, s'enrichissent «*bêtement*» sur les marchés de la ville, rien que dans l'achat et la revente de produits manufacturés d'origine locale ou extérieure, et en qui elle trouve conseils et pressions incitatives qui la décident à s'engager. Un jour, c'est la rupture: elle démissionne de son travail, vend sa voiture de marque DATSUN pour compléter ses économies, en vue de se constituer un fonds de départ et s'installe dans l'activité d'import-export. A partir de ce jour, la vie de Jacqueline subira une évolution et une orientation qualitativement importante: elle divorce par nécessité (les exigences de ses nouvelles occupations s'accommodant mal des



exigences conjugales) pour affronter, après des succès manifestes de départ, les tribulations d'une activité, le commerce, dont elle avait fait selon ses propres termes, «à la fois son mari et son travail». De sa dernière chute, Jacqueline ne semble pas, aujourd'hui, pouvoir se relever à brève échéance, dans cette période de crise: très désabusée, elle a choisi de se réfugier avec ses trois filles, dans un petit appartement de la Zone 4, dont le salon a été transformé par elle en atelier de couture, pour essayer de faire face à ses besoins essentiels.

Deuxième cas: *Jassam ou la frénésie des affaires.*

Jassam, 50 ans, célibataire jamais mariée et sans enfant, n'a rien de commun avec Jacqueline de par l'origine sociale, la formation scolaire et de par l'expérience professionnelle; sauf le goût des affaires et de l'indépendance d'action. Jassam a été précocement sevrée de sa cellule familiale, ce qui aura sans doute contribué à créer chez elle un esprit d'indépendance et à forger un forte personnalité. Jamais elle ne s'est accommodée d'un travail salarié, d'une activité autre que celles qu'elle a, elle-même créées ou contribué à créer. Si bien qu'incontestablement, plus que par autre chose, son parcours de vie semble avoir été marqué par ses choix et renoncements professionnels dont le rythme n'a d'égal que la variété, avec d'inégales fortunes, pour ne pas dire d'inégales infortunes.

Jassam est née d'une grande famille de la basse Côte, dont le père a fait partie des «combattants de la première heure», militants du RDA (Rassemblement Démocratique Africain). Si bien que très tôt, dans les années 50, à l'âge de six ans, elle part en France. Elle fréquente l'école des bonnes sœurs et, confiée à une famille bourgeoise, elle est élevée d'après elle-même, «dans une ambiance aristocratique», il faut entendre par là, cours de piano, cheval et inculcation de manières de vivre: «jusqu'à l'âge de 17 ans, confie-t-elle, je faisais encore la révérence». Dès la classe de Terminale, Jassam aspire au métier d'assistante sociale, mais elle n'accède pas à la formation. En effet, dans la même période (1963-1964), la Télévision Ivoirienne naît qui se met en quête de ses toutes premières speakerines ivoiriennes. Jassam, de par sa famille, a de bonnes relations dans les milieux politico-administratifs, et avec son accent très élaboré du Français de France, on ne pouvait pas trouver mieux pour la nouvelle télévision. Elle est donc presque naturellement cooptée, et son recrutement est suivi d'un stage à l'ORTF de l'époque en France, où elle se distingue dans le groupe des stagiaires ivoiriens et se constitue de nombreuses amitiés parmi les grandes vedettes de l'audio-visuel français de l'époque. A son retour en Côte d'Ivoire, à la télévision, Jassam passe pour une des meilleures speakerines de



l'époque mais l'aventure télévisuelle, abordée dans l'enthousiasme de la nouveauté et le sentiment d'accéder à un métier auréolé de prestige, ne dure que trois ans; se terminant ainsi comme une symphonie inachevée, en raison des «incompatibilités d'humeur» entre Jassam et le nouveau directeur qui vient d'être nommé: première rupture.

Par la suite, en 1967, Jassam est recrutée à Air Afrique, au service des relations publiques, son passé professionnel récent à la télé étant un atout. Mais, coup de théâtre, le stage qu'elle est appelée à faire à la représentation parisienne d'Air Afrique, tourne court. En France, c'est Mai 68, et le tout Paris où elle se trouve, bouillonne et Jassam qui voit en cela l'imminence d'une révolution avec tous ses dangers pour tous, panique, craque littéralement, renonce au stage et, du même coup, à son travail à Air Afrique. Sans pour autant revenir tout de suite en Côte d'Ivoire, elle reprend immédiatement contact avec ses anciennes amies de la Télévision Française dont l'une, qui a des intérêts dans la Haute Couture, lui propose d'être sa représentante à Abidjan, pour la zone ouest-africaine, en y tenant un de ses magasins d'habillement spécialisé dans le stylisme d'avant-garde. Elle accepte, revient à Abidjan et s'installe dans le commerce, au service de son amie française. Mais, Jassam ne tarie pas d'initiatives personnelles. Parallèlement, elle développe ses propres affaires au point qu'elle finit par créer une des plus célèbres boutiques de prêt-à-porter féminin d'Abidjan, des années 80, *La Reine Pokou*, dans laquelle, à côté des modèles d'importation, elle en expose et en vend de sa propre création.

C'est le début d'une aventure dans le monde des affaires, une aventure pittoresque, inconstante et aux rythmes contrastés, faites de bas et de hauts. Si bien qu'aujourd'hui, revivant encore une fois un de ces moments caractéristiques d'échec dans ce parcours, comme elle en a connu par le passé, et comme au bout du rouleau, Jassam est installée dans sa nouvelle activité, depuis bientôt dix mois: un maquis-restaurant dans le quartier commercial de Cocody, tout près du marché. Une ènième activité et les projets ne manquent pas, puisque Jassam veut faire dans son local, à côté des activités de restauration, une exposition permanente d'objets d'art africain, espérant par ce moyen attirer la clientèle touristique. En attendant, pour le service de son maquis, Jassam reçoit les clients, prend les commandes, fait la cuisine, sert les clients, distribue les additions, tient la caisse, récupère les marmites, bref, elle est au four et au moulin. Travail ingrat, qui ne se trouve d'ailleurs pas récompensé par l'afflux de clients, alors que d'autres maquis, tout autour font le plein, et auquel, ni ses origines sociales, ni sa formation ni ses expériences professionnelles déçues, ne semblaient véritablement la destiner.



2. Ruptures conjugales

Les crises qui naissent au niveau des relations conjugales n'ont pas les mêmes incidences sur la vie des femmes. Certaines ne se sont jamais mariées, et ce n'est pas faute de s'être jamais fiancée à un homme, mais à tous les coups, ça a raté (Jassam). D'autres (plus nombreuses) ne se sont jamais mariées non plus, et ce n'est pas faute de l'avoir ardemment souhaité et d'y avoir rêvé un jour, mais elles n'ont connu quedes concubinages de plus ou moins longue durée qui leur auront laissé un ou deux enfants à charge. En revanche, pour certaines d'entre elles, les crises et les conflits qui ont bouleversé leur statut de femmes mariées, sous sa forme concubine ou formelle, auront orienté de manière décisive leur destin social dans le sens de l'isolement. Deux cas significatifs parmi tant d'autres, à cet égard.

Premier cas: *Coletta ou la rage du défi*

Coletta (quarantaine d'années environ) célibataire, divorcée et mère d'un grand enfant ayant émigré en Italie, est née au village, dans la région de Daloa, de parents illettrés. A la mort de sa mère alors qu'elle n'avait que six ans, elle passe sous la tutelle de sa tante vendeuse de poissons et résidant à Abidjan. De l'école, il ne sera point question et Coletta qui est commise aux tâches ménagères au profit de sa tante, à ses heures perdues et selon les saisons, se consacre au petit commerce d'oranges, de mangues et de bananes sur les trottoirs d'Adjamé, pas loin du domicile de sa tutrice, pour se faire un peu d'argent.

Elle est remarquable par sa beauté et dès l'âge de 17ans, elle fait la connaissance d'un jeune homme de sa région. Celui-ci est promis à un emploi stable puisqu'il vient d'être admis à son concours de gendarmerie, à l'issue duquel il est en cours de stage. De lui, elle attend bientôt un enfant. Il arrive d'ailleurs, avant qu'ils n'aient eu le temps de se marier devant le maire ou selon la procédure coutumière. Le mariage survient donc plus tard, mais un mariage qui s'avérera plutôt difficile, au bout des trois premières années, en raison des caprices des parents du mari, notamment ses socurs, auxquels il ne survivra pas. Celles-ci, bien qu'illettrées elles-mêmes, reprochent à Coletta son manque d'instruction; elles la trouvent subitement indigne d'être l'épouse de leur frère, lui, qui par le fait d'être gendarme, est devenu, ou deviendra tôt ou tard, un grand monsieur, et qui, pour cela, devrait mériter un meilleur sort, en ne se mariant qu'à une femme lettrée, une femme qui travaille dans un bureau ou une entreprise, et qui rapporte de l'argent à la maison. L'harmonie du couple en prend un coup les altercations n'en finissant pas, et le mari finit par céder sous les pressions



insistantes de ses soeurs, qui en la matière, avaient obtenu l'appui de leur mère: il abandonne Coletta, seule avec son enfant à Abidjan, lorsqu'il rejoint Lakota, son lieu de deuxième affectation, où il se marie dans la clandestinité avec une autre femme, celle-là, lettrée.

C'est ainsi que Coletta, parce que sans ressources et en charge d'un enfant, trouve refuge dans un premier temps, chez un de ses cousins, à Koumassi, mais pas pour longtemps. Car quelques temps après, elle se refuse à vivre sous tutelle et à s'imposer à son cousin, un homme déjà suffisamment en peine et sans ressources suffisantes pour l'entretien de sa propre maisonnée. Elle déménage et ayant réussi à se faire avancer un peu d'argent (15000 francs), elle commence dès 1971-72 son petit commerce, d'abord ambulante à travers les quartiers de Marcory et de Koumassi, puis sédentaire, sur les marchés de Koumassi et de Treichville, à la recherche d'une réussite personnelle afin de relever le défi de son ex-mari qui la répudiée sous le prétexte qu'elle n'est pas instruite. *«Je voulais donc réussir, dit-elle, lui prouver le contraire de ce qu'il pense de moi, même si nous n'étions plus ensemble [...] pour démontrer à mon ex-mari que j'étais capable de faire quelque chose, afin qu'il ait honte en me rencontrant dans la rue»*. Et au résultat, malgré de nombreuses difficultés qu'elle a dû affronter seule, les choses n'ont pas mal réussi à Coletta, la vendeuse analphabète. A preuve, aujourd'hui, elle vit certes seule, à Port Bouet, mais dans sa propre maison achetée en location-vente à la SOGEFIHA, et tient un stand bien achalandé et bien en vue de produits cosmétiques sur le grand marché de Treichville.

Deuxième cas: *Marie ou l'interminable «galère»*.

Marie, 40 ans, divorcée et mère de deux enfants, est née au village, dans la région de Tiébissou. Elle avait 14 ans, lorsque, dans l'impossibilité de poursuivre ses études, commencées à l'école du village, elle émigre à Abidjan, pour vivre auprès de son grand frère, ouvrier dans une grande usine de la Zone industrielle de Vridi. Celui-ci lui paye une formation de vendeuse en magasin mais jamais elle ne put trouver d'emploi. En 1970, elle est âgée de 20 ans environ, lorsqu'elle rencontre un *«frère du village»* qui deviendra son mari. Ils auront deux enfants.

Mais quelques années après, dès 1980, le mari entre dans une période d'instabilité professionnelle. Il alterne de courtes périodes de travail avec de longues périodes de chômage. Il est ravagé par l'alcool, l'argent ne rentre plus régulièrement à la maison et, ce n'est pas visiblement les maigres revenus tirés de la vente saisonnière de fruits ou du commerce d'*aloko* auxquels Marie s'adonne



sur les trottoirs, qui compenseront le manque à gagner. Puis, à la faveur d'une embauche inespérée, le mari, qui est revenu d'un stage en France, éprouve le besoin de prendre une seconde épouse, conduisant ainsi à la dégradation des rapports conjugaux. Et, à la maison, l'alcool aidant, bagarres et grosses palabres pour un oui ou pour un non et autres injures gratuites se multiplient. Elles auront, à terme, raison d'une liaison qui aura duré 18 ans et aura été matérialisée par deux enfants. Marie quitte ainsi la maison conjugale, au grand plaisir de son mari et de sa rivale. Et ne pouvant retourner au village où son père et sa mère sont morts depuis belle lurette, refusant désormais, à son âge, de vivre sous tutelle, elle sent la nécessité de se prendre en charge. Pour se faire, elle va se faire employer comme ouvrière agricole, sur les plantations agro-industrielles d'ananas, près de Bonoua. «Compressée» de ce travail où elle n'est restée qu'une année, elle n'a pu, jusqu'à ce jour, trouver du travail ni se marier. Elle vit aujourd'hui dans un *entrecoucher* à Marcory et cherche vainement à faire quelque chose pour survivre: pour elle, la «galère» continue.

Troisième cas: *Antou la dynamique*

Le cas Antou (32 ans) est similaire aux cas précédents. Elle est divorcée contre son gré, en charge de deux enfants et vit seule. Née d'un père instituteur originaire de la région de Sinfra, Antou n'a pas été élevée par ses propres parents. Son père qui a plusieurs autres enfants, dit un jour à sa soeur cadette, institutrice elle aussi, qui n'en n'avait pas encore, indiquant Antou du doigt: «*je te donne celle-ci, c'est ton enfant il faut l'élever; partout où tu iras, tu iras avec elle, elle sera avec toi*». Cela est de coutume et n'est pas un véritable éloignement familial. Et après l'école primaire effectuée dans de bonnes conditions, Antou entre au Collège des Filles de l'Enfant Jésus de Gagnoa.»

Mais très tôt, dès la classe de quatrième, en 1970, elle rencontre un garçon du collège voisin, dont elle tombe enceinte au grand scandale de sa tutrice. Malgré la grossesse, celle-ci l'exhorte à ne plus revoir son amant. Antou désobeit, s'entête et se voit expulsée de la demeure de sa tante. Les deux jeunes gens décident alors de tenter l'aventure commune du concubinage. Sur ce, son amant qui se retrouve ainsi du jour au lendemain avec une femme sur les bras, faute de moyens, demande à ses parents résidant à Abidjan, d'accueillir Antou dans leur maison. Ce qui se fit et, Antou pourra accoucher dans de bonnes conditions, la même année (1971), où elle obtient son BEPC, passé en candidature libre, sans pouvoir pour autant accéder, par la suite, au second cycle.



C'est le début d'une vie commune. L'amant ayant à son tour quitté l'école passe avec succès un concours pour devenir géomètre. Ensuite le concours de gendarmerie avec autant de succès. Ils habitent maintenant Yopougon, dans une maison de la SOGEFIHA, acquise en location-vente. Mais le mari d'Antou qui est toujours insatisfait de sa condition, décide d'émigrer tout seul en France pour y poursuivre des études de criminologie dont il a entendu parler en sa qualité de gendarme. Il prépare son projet si discrètement qu'Antou n'en a vent qu'au tout dernier moment, par hasard. Elle s'y oppose de toutes ses forces, mais en vain. Un jour, il part, en France, laissant derrière lui femme et enfants, et elle ne le reverra plus, du moins en tant que mari, puisque là-bas à Paris, trois ans après, il se remarie avec une Française.

Et pour parachever la rupture son beau-frère, auprès de qui elle avait espéré trouver sécurité et protection, entre dans la danse: pour la spolier. Celui-ci, qui ne voulait plus désormais la reconnaître comme belle-soeur, lui conteste violemment le droit de continuer à occuper la maison et à jouir de tous les autres biens (télévision, lits, fauteuils, frigidaire, etc.). Antou qui a tenté de résister dans un premier temps, de guerre lasse, se laisse expulser. Et, avec ses deux enfants sur les bras, elle trouve refuge chez son père, vieil instituteur retraité, divorcé de toutes ses femmes, malade et dont la mort, quelque temps après, l'oblige, faute de soutien, à se prendre en charge, en s'engageant comme bonne chez un couple d'Européens, pour un salaire mensuel de 45000 francs.

Elle s'en sépare quatre années plus tard, avec une indemnité de licenciement de 120000 francs. Sous l'instigation d'une amie à elle, elle en investit la moitié, sans grand résultat d'ailleurs, dans une affaire ténébreuse de vente de produits d'origine ghanéenne. Ruinée, elle cherchera d'autres petits jobs pour vivre et subvenir aux frais de scolarité de ses enfants, avec lesquels elle vit aujourd'hui dans son réduit de logement, *un entrer-coucher*, dans la commune d'Attécoubé.

3. Ruptures familiales

Un Cas: *Ami, une femme isolée, aux abords de l'exclusion.*

Parmi les différents cas d'études illustratifs de ce répère, celui d'Ami 27 ans, fille dioula, célibataire, mère d'un enfant et en attente d'un autre, est des plus parlants, bien que dans ces situations les expériences individuelles soient difficilement interchangeables.

Ami est née à Abidjan d'un père fonctionnaire. Après des études plutôt difficiles au cours primaire, Ami, essoufflée dès la classe de 5ème qu'elle écourte



volontairement, refuse en définitive d'aller à l'école contre le gré d'un père plein d'ambitions pour ses enfants. Elle n'a qu'un seul désir: fréquenter un établissement d'enseignement pratique, pour devenir couturière. Son père n'entend pas cela de la même oreille. «*Il y a trop de couturière dans la ville*» dit-il. Il veut et, exige de sa fille qu'elle termine au minimum le premier cycle du collège d'enseignement général, à défaut de pouvoir aller jusqu'au baccalauréat; mais son autorité est mise à rude épreuve et les positions sont inconciliables: pour le père c'est le collège ou rien, tandis que pour Ami, c'est l'école de couture ou rien. Ce pari vaudra à la jeune femme une année sèche, sans couture ni école.

Mais à la fin, devant la détermination de sa fille, connue d'ordinaire pour sa timidité, le père, par résignation ou par sagesse paternelle, consent à lui payer quatre années d'école de couture au bout desquelles Ami obtient son diplôme de couturière. Devant ce succès, son père promet de lui installer un atelier à ses propres frais, mais en attendant que cela se fasse, Ami est autorisée à s'établir dans une des pièces de la maison familiale. Là, elle reçoit ses clients, travaille sur commande, fait de la sous-traitance et, comme elle est particulièrement douée, le succès ne se fait pas attendre: elle gagne beaucoup d'argent (parfois dix à quinze mille francs par jour) et tout le monde est content d'elle.

Mais, un fait vint pourtant troubler cette apparente harmonie, en finissant par la soustraire du giron familial. Tout part, en effet, de ce fait qu'Ami a un petit copain, un jeune Baoulé, sans travail ni domicile en propre, qu'elle aime beaucoup et qui lui a promis mariage. La famille, en tête de laquelle le père puis la mère, s'y oppose, pour des raisons, essentiellement, d'incompatibilité confessionnelle. Eux sont musulmans et lui chrétien ou plutôt un *bousmani*². Ami ne voulant pas rompre avec son petit copain, toute la famille, y compris cette fois-ci, ses soeurs, se dresse contre elle et son amant, d'autant plus qu'ils viennent d'apprendre qu'elle est enceinte du jeune homme. L'indignation familiale monte à un niveau tel que l'amant, un jour, alors qu'il était venu rendre visite à Ami, dans la cour familiale, est pris à partie par les filles, liguées contre lui. Il s'en suit une bagarre entre l'amant et les trois soeurs dont l'une est blessée dans la mêlée. L'affaire devient grave.: le copain d'Ami est conduit à la police puis, malgré les supplications d'Ami, traîné devant le tribunal par le père, au maximum de sa colère. Celui-ci travaille au Palais de Justice en tant que Greffier en Chef à la Cour d'Appel, et y bénéficie donc de solides appuis et la condamnation est inévitable. Tandis que son copain est donc condamné à de lourdes peines d'amendes, en guise de dommages et intérêts après plusieurs jours de détention, tandis qu'Ami se voit frappée de sentences de reniement, prononcées par son père et sa mère, qui l'obligent à quitter le domicile familial, abandonnant tout derrière elle, y compris son matériel de travail.



Depuis ce jour, et plusieurs années après, Ami, que ses parents n'ont jamais voulu réintégrer, erre à travers la ville, dans le dénuement complet et jusqu'à la limite de l'exclusion. Ce n'est pourtant pas faute d'interventions «pour demander pardon», de la part de familles amies, ni de suppliques ni encore de repentirs d'elle-même, que lui a imposé l'impossible mariage avec son copain qui a cessé de la revoir lui préférant une étudiante, alors qu'elle porte de lui sa deuxième grossesse; démarches que lui ont imposées également le difficile accès à un travail rémunéré et la rudesse de l'aventure solitaire, en charge d'enfant et sans ressources. Mais aussi, parce que, lasse de vivre sans soutien, sans domicile permanent, dans la hantise des échéances de loyers au rythme trop rapide, dans la faim, et lasse de ne vivre que d'expédients ou, de la seule et, de toute évidence, insuffisante solidarité des «frères et soeurs en Christ».

En guise de conclusion: être femme seule à Abidjan est une situation qui correspond au statut de femme en crise. Ce statut est le produit à un moment donné de l'itinéraire de vie, et au niveau d'un champ social donné (famille, cadre conjugal ou professionnel) de renoncements et de reniements, de remises en question et de crises statutaires, générateurs de ruptures dont les effets cumulatifs finissent par mettre en crise les liens que ces femmes entretenaient avec leur environnement social d'origine, familial et communautaire et les en détachent, pour les installer, plus ou moins malgré elles, dans un processus de vie de solitude.

Un essai de classification de ces ruptures, au regard des différents moments sociaux de crise, distingue:

- les ruptures de premier degré (ou ruptures principales) qui infléchissent significativement l'itinéraire de vie en imposant à l'individu des stratégies de repli sur soi-même et de prise en charge personnelle. Ces ruptures sont amenées par des crises qui soustraient la femme des conditions professionnelles (Jacqueline, Jassam, Viviane), disloquent le couple (Marie, Coletta, Antou) et éloignent du groupe familial (Ami).

- les ruptures de deuxième degré (ou ruptures secondaires) qui sont provoquées par des crises et des échecs (voire des réussites dans l'art de la débrouillardise) que traduisent le long du parcours de vie individuel, la multiplication des initiatives et la succession d'activités aux résultats aléatoires et mal assurés, les re-départs et les éternels recommencements de la part de femmes en situation d'extrême fragilité dans leur quête d'un nouvel équilibre social.

La logique des ruptures annonce une autre logique, celle des parcours et des stratégies dans et de la solitude.



III. LOGIQUES DES PARCOURS ET STRATÉGIES DE FEMMES SEULES

La logique des ruptures qui déterminent l'état social de *femme seule*, malgré la diversité et la spécificité des conditions et des expériences de vie individuelles, que ces ruptures soient subies ou qu'elles soient le fruit d'une revendication personnelle, inscrit les femmes dans un même registre, celui de la lutte, qu'elle soit pour la vie ou pour l'enrichissement, celui du combat pour l'autonomie, parfois à mains nues pour certaines; celui de la difficulté, des éternels redépars pour maintenir des équilibres précaires, pour tenir la tête hors de l'eau, lutte au cours de laquelle la victoire, s'il y en a, et elle prend même parfois des dimensions spectaculaires, n'apparaît que comme une exception finissant, tôt ou tard, par fondre comme neige au soleil. Ainsi ces femmes se trouvent-elles à nouveau plongées dans une spirale de l'échec ou, tout au moins, d'une lutte sans cesse à recommencer, comme en une nouvelle illustration du mythe de Sisyphe. Mais ces femmes sont aussi portées par des logiques et stratégies de recompositions et de relecture globales des liens sociaux qui les impliquent, logiques et recompositions qui achèvent de préciser leur degré de solitude ou d'autonomie. Les parcours individuels de femmes seules s'analysent donc sous deux aspects :

- sous l'aspect de leurs recherches et pratiques d'activités de prise en charge personnelle.
- sous l'aspect de leurs stratégies de recomposition et de relecture de leurs liens sociaux.

1. Recherches et pratiques d'activités de prise en charge personnelle

L'objectif premier des femmes seules est un objectif économique. Il faut s'assumer économiquement, financièrement et ceci n'est pas une mince affaire.

Les débuts sont longs, difficiles et constituent tout autant, des moments de total désœuvrement qui peuvent durer plusieurs mois ou plusieurs années, au cours desquels la femme vit de la générosité épisodique de parents ou d'amis. Les investissements de départ sont rarement importants, dépendant généralement du bon vouloir d'autrui : un ami partageur, un parent qui veut aider et, bien souvent, la chance s'institue comme facteur déterminant. Antou n'avait, pour toute richesse, que 1000 francs grâce auxquels elle a pu démarrer son petit commerce, par la vente de l'*aloko*, avant de se trouver un travail, régulièrement rémunéré, de bonne au service d'un couple d'Européens. Coletta était mieux lotie avec 15.000 francs grâce auxquels elle a débuté dans le commerce avec la vente de chutes de tissus qu'elle allait acheter dans les arrières-usines des manufactures de pagnes des établissements ICODI-SOTEXI-UNIWAX.



Une fois l'argent obtenu, la femme investit et/ou s'investit au vu, au flair, à l'écoute. Les activités sont menées de front, sont entreprises en parallèle, avec ou sans une occupation professionnelle. On change selon la mode, selon le produit, selon que le marché est porteur ou non ; au rythme des saisons et surtout au rythme des opportunités, des réussites et des échecs alternatifs. C'est cela la débrouillardise, initiative faite de bricolages et d'essais, de tâtonnements et d'improvisations, de calculs peut-être mais surtout de risques inconsidérés. Jacqueline change 6 ou 7 fois d'activités, Jassam, presque autant de fois, tout comme Coletta. Antou prend tout ce qui lui tombe sous la main, avec son niveau BEPC qui lui permet de se faire recruter pour un emploi temporaire comme agent recenseur par le Ministère de l'Intérieur ou comme enquêteuse dans une autre intérieur, alors qu'elle ne réchigne pas à s'installer aux abords du quartier pour vendre de l'*aloko* ou du *gbofloto* (beignets de farine), à s'accommoder d'un travail de bonne ou de vendeuse d'ignames et de bananes plantains.

Enfin, toutes les méthodes d'approche de la clientèle sont expérimentées: maquis attractifs, kiosques, ou autre petits commerces sédentaires (vente d'oranges, d'*aloko*³, de bananes *pooyo*⁴) ; colportage de produits manufacturés (pagnes, bijoux, vêtements de toutes sortes, produits cosmétiques, sacs, chaussures, ceintures, etc.) dans la rue, dans les bureaux ou tout autre lieu de travail ; de ville en ville, de chantiers en chantiers.

De ce parcours contrasté et évolutif les résultats sont aussi contrastés et évolutifs dans l'alternance de la réussite parfois spectaculaire mais rare et des échecs qui sont monnaie courante.

Sur le plan des réussites, Jassam, Jacqueline et Coletta constituent les exemples typiques. La première, par le commerce de prêt-à-porter féminin, par la création de modèles africains de vêtements, gagne beaucoup d'argent et vit parfois de véritables moments de gloire. Elle construit une petite usine de fabrication et d'exportation de son modèle à succès, «*Mamie Watta*» qui apparaît, à l'époque, dans les vitrines des *Galleries Lafayette* à Paris; elle participe à des foires et expositions internationales en Côte d'Ivoire et à l'étranger, comme représentante officielle de la Côte- d'Ivoire et en 1984 elle remporte le Premier SITHA (Salon International du Textile et de l'Habillement d'Abidjan).

Jacqueline également fait fortune dans la vente de pagnes importés des pays limitrophes, dans l'exportation des prêt-à-porter féminins en Europe et exploite le poisson pour lequel, elle dispose de plusieurs conteneurs frigorifiques au Port de pêche et d'un camion de ravitaillement pour livrer le poisson dans les villes de l'intérieur.



Coletta la fille analphabète, devenue maintenant grande dame, est parvenue à une autosuffisance relative et pour ses produits cosmétiques qui marchent très fort sur le grand marché de Treichville, elle voyage une fois tous les 2 mois aux Etats-Unis, en Italie et en France. Elle a pu envoyer son unique fils en France et réside dans sa propre maison.

Mais aussi, avant ou après les réussites, des échecs ou des chutes plus ou moins graves dont on se relève difficilement et résultant de plusieurs facteurs, à savoir: l'aléa qui frappe les initiatives; l'improvisation, les risques inconsidérés et la mauvaise appréciation des situations dans une aventure où, seuls, l'intelligence, l'opportunisme et la mesure, tiennent lieu de recette. L'escroquerie parfois, conduit à l'effondrement de situations acquises (Jassam, Coletta, Antou). Enfin il y a tous ces risques sociaux (maladie, charges de vie courante ou tout autre coup dur) qui, très vite, laminent dangereusement les fonds de roulement, et érodent les économies déjà peu consistantes.

Toutes les femmes en situation de solitude ont rencontré avec plus ou moins de gravité ce genre de difficulté, au cours de leur parcours actif qui déstabilise leur indépendance, et les introduit parfois, dans des cas extrêmes, dans la spirale de l'exclusion, si ce n'est dans un repli tactique, en se réfugiant momentanément au village.

2. Recomposition des liens sociaux

Deux tendances, que seule l'analyse permet de distinguer, sont observées. D'abord la relecture des rapports familiaux ou communautaires. Ensuite, la recherche de nouvelles sociabilités.

a) La relecture des rapports familiaux ou communautaires

Les ruptures de solitude comme cela a été précisé au début de l'analyse sont rarement des ruptures consommées, sauf peut-être, pour les ruptures de liens conjugaux, encore qu'ici l'existence d'un enfant en bas âge peut constituer ou justifier le maintien de rapports précis entre les ex-mariés ou ex-concubins.

Dans la plupart des cas, la prise de distance, notamment par rapport à la famille se fait de façon évolutive, par palier et sélective, en ce sens qu'on ne rompt pas avec tout le monde, mais qu'on continue de garder des liens spécifiques avec quelques membres de la famille ou même avec l'ensemble, liens qui se manifestent lors de certains événements (mariage, funérailles, etc.).



Ainsi, lorsqu'elle a été chassée de chez son père, Ami trouve refuge d'abord chez une de ses tantes. Antou, abandonnée par son mari, trouve refuge auprès de son père. Viviane, qui affirme, en parlant de ses relations familiales actuelles, que «*chacun vit dans son chacun*», rend souvent visite à sa grande soeur qui l'a élevée et dont elle s'était séparée volontairement, estimant qu'elle était en âge de se débrouiller toute seule.

Par ailleurs, la solitude, lorsqu'elle débouche sur une aisance matérielle et financière, devient un élément de réintégration communautaire d'origine par le biais de relations clientélistes. Coletta, analphabète, partie de rien, presque rejetée de tous à ses débuts, est devenue le soutien de certains membres de sa famille et de son village et joue parfois à la mécène. C'est pourquoi Ami est persuadée que ses parents lui auraient certainement tout pardonné déjà, s'ils avaient appris que, dans son aventure, elle était parvenue à se faire une situation et à gagner beaucoup d'argent. Jacqueline ne pense pas différemment, elle, qui dit que lorsque ses affaires marchaient très fort, elle distribuait des étrennes autour d'elle et aidait volontiers les siens. *Et maintenant qu'elle est ruinée, il ne viendrait à l'esprit de personne de lui rendre visite, parce que l'on est sûr qu'elle n'a plus rien à offrir.*

Enfin, les relations sont désinstituées en ce sens qu'elles ne reposent plus sur l'éthique communautaire du rapport obligé indiscutable et coercitif telle qu'elle joue au sein de la communauté familiale, et sont soumises à la seule appréciation de l'individu qui, dans son parcours, recherche et expérimente de nouvelles formes de sociabilité.

b) La recherche de nouvelles sociabilités

Si la rupture des relations communautaires n'induit pas nécessairement une solitude absolue chez les femmes, elle les introduit dans de nouveaux rapports sociaux fonctionnant sur d'autres logiques communautaires. Elles les intègrent dans des communautés au sein desquelles se développent l'entraide (mutuelle, tontines, etc.). Ami et Viviane partageaient le même «*entrer-coucher*» et le même repas. Elles avaient fait connaissance à la sortie d'une réunion de prières et Ami n'ayant pas de domicile fixe, Viviane l'a invitée à partager sa chambre. Jassam avoue s'être donnée maintenant au Christ, est devenue une auditrice assidue aux cultes des Assemblées de Dieu. Beaucoup de femmes comme elles trouvent des palliatifs à leur solitude par la fréquentation de sectes, de groupes de prières et d'autres organisations chrétiennes ou para-chrétiennes, contribuant ainsi au grossissement du flux de fidèles portés par un réveil religieux à odeur de crise, dans les faubourgs de la ville.



CONCLUSION GÉNÉRALE

Que conclure de tout cet ensemble de jeux de ruptures et de stratégies de parcours qui identifient le statut de *femme seule* ? Nous avons essayé de montrer que les ruptures qui portent ces femmes, naissent au niveau de trois cadres sociaux privilégiés (familial, professionnel ou matrimonial) et sont fondées sur deux ou trois catégories de motivations. Elles sont subies, imposées par les circonstances, en ce sens qu'elles sont, soit le produit des forces centrifuges, de conflits et de crises qui débouchent sur l'exclusion des femmes de leurs réseaux de relations intracommunautaires (cas de Marie, Coletta, Antou et Ami), soit le produit d'une stratégie d'option délibérée, d'une revendication portée par un esprit d'indépendance soutenu ou stimulé lui-même par un désir quasi obsessionnel d'entreprendre, de s'émanciper, d'être autonome, voire de s'enrichir (cas de Jassam, Jacqueline). Mais les choses ne paraissent pas en pratique aussi nettement tranchées; des relations sociales devenues caduques et insupportables, des situations de dépendance que l'on assume difficilement, avec un sentiment répulsif et rabaisant de vivre un état d'éternelle minorité ou d'éternelle assistée malgré l'âge, peuvent conduire certaines femmes à vouloir se créer un espace d'autonomie et de vie indépendante.

Mais cette autonomie et cette vie indépendante sont plus relatives qu'absolues, dans la mesure où elles réintègrent, dans les parcours relationnels, des valeurs anciennes de type communautaire, tout en tissant de nouveaux réseaux de relation au gré des intérêts recherchés, notamment les réseaux associatifs de toute obédience : regroupements associatifs d'intérêt économique, social et religieux. La relecture des liens sociaux et des valeurs induit une perception renouvelée des choses et de l'environnement social global. C'est la question des représentations identitaires, de la perception de l'altérité que nous n'abordons pas dans le cadre de ce séminaire et sur laquelle s'ouvrent ces résultats d'une recherche en cours, que nous venons d'exposer.

NOTES

- 1 Elle n'a jamais voulu dire son âge exact.
- 2 C'est-à-dire, approximativement, un étranger au groupe malinké ou un individu non islamisé
- 3 Frites de banane plantain mûre
- 4 Banane de table (qui se mange en dessert) différente de la banane plantain, base d'alimentation de la population ivoirienne.
- 5) Centre National d'Etudes et d'Analyses pour la Planification.
- 6) Institut Français pour la Recherche Scientifique en Coopération.

GIDIS - CI

GROUPEMENT INTERDISCIPLINAIRE
 EN SCIENCES SOCIALES
 CÔTE-D'IVOIRE

BULLETIN DU GIDIS-CI
 N° 5

Juillet 1993

EDITE PAR LE CENTRE ORSTOM DE PETIT BASSAM
 04 BP 293 ABIDJAN 04 - COTE D'IVOIRE

O. R. S. I. U. M. ^{TÉL. : 35 43 67 - 35 70 67} Fonds Documentaire

N° : 38837

Cote : B